

Luiggi FABBRI

Post-face à «L'Anarchie» de Errico MALATESTA

Les principes de réorganisation sociale adoptés par Malatesta et par la majorité des anarchistes à partir de 1880 ont toujours été communistes, (les Espagnols ayant opté pendant un certain temps pour le collectivisme). Le choix de Malatesta (socialisation de la propriété et distribution des produits selon les besoins) remonte à l'année 1876 où, à l'occasion du congrès des sections italiennes de l'Internationale, il formula avec Costa, Cafiero et quelques autres, les bases du communisme anarchiste, qui sera adopté peu à peu par Kropotkine, Reclus, la Fédération du Jura, et finalement l'anarchisme international, à l'exception de la minorité individualiste qui, malgré quelques précurseurs ne commença à se manifester activement qu'à partir de 1890.

Avant 1880 la plupart des anarchistes militants étaient, et se disaient collectivistes, à l'exemple de Bakounine: socialisation de la propriété, et redistribution selon les formules: «à chacun selon son travail», ou «à chacun selon le produit de son travail». Le collectivisme anarchiste fut défendu encore durant une quinzaine d'années, surtout par les espagnols, puis il disparut.

Il ne faut cependant pas confondre le communisme des anarchistes de la fin de la Première Internationale, et de ceux qui leur succédèrent, avec le communisme autoritaire et étatiste formulé par Karl Marx vers 1848, encore moins avec le communisme bolchevique actuel. Alors que Marx confiait la réalisation du communisme à l'Etat démocratique, Lénine à l'Etat dictatorial, les anarchistes, eux, s'en remettaient à la libre organisation de la commune, des groupes et des association ouvrières confédérés. Cette différence créait un abîme entre les deux conceptions. Bien que du point de vue strictement économique Marx accepta la formule communiste de distribution selon les nécessités (il ne l'acceptait qu'en prévision d'un futur lointain, et de plus le subordonnait à la conception étatiste), la différence pratique entre le communisme collectiviste et le communisme anarchiste était infime comparée à ce qui séparait les deux conceptions de l'anarchisme et le communisme autoritaire, et qui portait non seulement sur la future organisation sociale, mais surtout sur la conception immédiate de la révolution.

Le communisme anarchiste de Malatesta, ainsi que le collectivisme de Bakounine (et une grande partie de l'anarchisme durant près de vingt ans) nécessitait une base intellectuelle et des arguments de propagande marxistes, tels le matérialisme historique, le paupérisme, la concentration du capital, la loi inflexible des salaires, etc... Mais cela n'avait rien à voir avec la conception pratique du mouvement révolutionnaire et de la révolution, ni avec la question du choix entre les deux conceptions du communisme. Sur ces derniers points, les seuls qui avaient de l'importance du point de vue pratique, la rupture entre les autoritaires et les anarchistes fut immédiate. Il est nécessaire de signaler que même sur les questions de doctrine, Malatesta fut un des premiers à abandonner les «apriorismes» pseudo scientifiques de Marx. De ce point de vue, il serait possible de considérer Malatesta comme l'un des précurseurs de la critique du marxisme, s'il avait davantage écrit sur la question, comme le fit son ami et camarade Saverio Merlin (plus tard Tcherkesoff et autres) quand, en accord, et avec lui, il combattit les théories marxistes, se déharassant complètement d'elles dès avant 1890.

Même parmi les anarchistes, le communisme de Malatesta n'était pas accepté par tous. Les divergences n'étaient pas très visibles, étant surtout dans la façon de voir les choses. Mais elles existaient, et si elles purent un certain temps passer inaperçues, peu à peu, cependant, elles prirent de l'importance. Alors que pour la majorité des anarchistes le communisme se transforma en acte de foi, pour Malatesta il ne pouvait être question de dogmatisme. Bien que défendant la conception communiste de l'anarchie, il préféra, jusqu'après 1900 la dénomination de socialiste anarchiste, puis celle d'anarchiste tout court, soit pour des considérations tactiques, soit pour ne pas adopter officiellement une formule trop exclusive du principe anarchiste.

Quand, aux alentours de 1890 il s'intéressa au projet d'organisation internationale de l'anarchisme, et qu'il était encore vive en Espagne la polémique entre les tendances collectivistes et communistes, il défendit le droit d'existence des premiers dans l'anarchisme mondial, et cela non seulement au nom de l'unité révolutionnaire, mais aussi parce qu'ils défendaient le même idéal, et que «*de ces expériences, il ne faut pas s'alarmer, car dans certaines circonstances, et dans certains pays, elles peuvent aider à surmonter les premières difficultés*». Plus tard, quand surgirent les diverses tendances anti-organisationnelles et individualistes de l'anarchisme Italien, Malatesta s'efforça, soutenant encore ses idées, contraires à ces tendances, de maintenir les meilleures relations révolutionnaires possibles avec les sympathisants de ces tendances. Il pensait, que les divergences avec la majorité d'entre eux était plus dans les termes que dans les principes. «*Entrent dans l'anarchisme tous ceux, et seulement ceux-là qui respectent la liberté, et reconnaissent à chaque individu le même droit à goûter les biens naturels de ce monde comme les produits de l'activité humaine*».

«*Il est certain que l'être concret, réel, l'être qui à une conscience, sent et souffre, est l'individu; que la société, loin d'être supérieure à l'individu doit devenir l'instrument et l'esclave, ne doit être rien de plus que l'union d'hommes associés pour le meilleur de chacun. De ce point de vue, nous pouvons dire être tous individualistes. Mais, pour être anarchistes, il ne suffit pas de vouloir l'émancipation de l'individu; il ne suffit pas de se rebeller contre l'oppression; il faut encore refuser d'être oppresseur; il est nécessaire de comprendre les principes de la solidarité, naturelle ou voulue; il est nécessaire d'aimer ses semblables, souffrir pour les malheurs éloignés de soi-même, ne pas être heureux sachant que d'autres ne le sont pas*». De là, la nécessité de l'effort «*pour donner aux problèmes posés par la vie des solutions qui respectent mieux la volonté et satisfassent les sentiments d'amour et de solidarité*». Et comme il était convaincu «*jusqu'à preuve du contraire que plus les hommes seront frères, plus le bien-être et la liberté seront possibles à chacun*», Malatesta arrivait à la conception de l'anarchisme communiste qui est la meilleure conjugaison de l'indépendance individuelle et du bien-être commun. Mais comme il se rendait compte également des immenses difficultés existantes pour arriver à appliquer ces principes, «*avant un long stade d'évolution le communisme universel et volontaire, considéré comme l'idéal suprême de l'humanité*», il arrivait à la conclusion suivante: «*plus grande quantité de communisme possible pour réaliser le plus possible d'individualisme, c'est-à-dire, le maximum de solidarité pour jouir du maximum de liberté*».

Sur ce point, il est nécessaire de rappeler qu'après 1897, la position de Malatesta face au communisme se modifia quelque peu, non pas quand au principe, mais à propos de ses possibilités pratiques de réalisation à l'époque. «*En 1897 (au temps de l'Agitazione, de Ancona) le communisme me paraissait une solution plus simple et plus facile à réaliser que maintenant*». C'est l'une des raisons du relativisme plus accentué de ses œuvres postérieures concernant ce sujet; il subordonne la réalisation du communisme non seulement à la volonté des travailleurs, mais aussi aux possibilités de la production, et à une organisation plus consciente des relations entre groupements de base.

«*Le communisme est un idéal. Ce sera un régime, un mode de vie sociale dans laquelle la production s'organisera dans l'intérêt de tous, de manière à utiliser le travail humain pour donner à tous le plus de bien être, et la meilleure liberté possible; de façon à ce que toutes les relations sociales garantissent le maximum de satisfaction et de développement matériel social et intellectuel. En régime communiste, selon la formule classique, chacun doit, selon ses capacités, et reçoit selon ses nécessités...*». Ce système économique ne peut être appliqué de façon autoritaire par quelque gouvernement que ce soit, au maximum il ne pourrait réaliser qu'un faux communisme de caserne, dans lequel personne ne serait satisfait, et la liberté apparente masquant les plus horribles inégalités. «*Une société communiste est impossible si elle ne surgit spontanément, d'un libre accord, si elle n'est pas varié et variable comme*

l'exigent les circonstances extérieures, les désirs et la volonté de chacun». En somme le véritable communisme n'est possible qu'en état d'anarchie. «*La formule lassique que nous avons cité ne peut exister que si elle s'interprète: Chacun donne et prend ce dont il a envie. Cela suppose l'abondance et l'amour*». Pour autant, une réalisation suffisante de communisme anarchiste est subordonnée à un développement matériel dans la production, et moral dans les relations humaines, progrès qui trouve aujourd'hui un obstacle insurmontable dans l'organisation étatiste et capitaliste, mais à laquelle la révolution ouvrira le chemin.

«Je me dis communiste (Malatesta en 1929) car le communisme me paraît être l'idéal vers lequel s'approchera l'humanité au fur et à mesure qu'augmentera l'amour entre les hommes, et l'abondance de la production, que disparaîtront la peur de la faim, et sera détruit ainsi, l'obstacle principal à la fraternisation». Mais il se demandait quelle pourrait être, en attendant que l'évolution développe l'idéal, la forme pratique de l'organisation de la propriété au sein de la révolution. «*Quelles seront les formes qui assureront la production et l'échange? Est-ce le communisme (production associée et consommation libre pour tous) ou le collectivisme (production en commun et répartition des produits selon le travail de chacun) ou l'individualisme (à chacun selon la possession individuelle des moyens de production et s'usufruit de son propre travail) ou une autre forme composée de l'intérêt individuel et de l'instinct social démontré par l'expérience, qui triompherait? Il est probable que les formes de possession et d'utilisation des moyens de production et de tous les modes de répartition des produits, seront expérimentés en même temps, dans les mêmes ou en diverses communes, se mélangeront et s'accommoderont de multiples façons, jusqu'à ce que la pratique ait montré quelle est la forme, ou les formes meilleures»*

Dans l'étude d'où sont tirées ces lignes, (qui est la plus récente, peut-être la dernière sur le sujet) Malatesta examine séparément les trois systèmes économiques, et délimite les avantages et défauts de chacun d'entr-eux. L'individualisme complet serait antiéconomique et impossible; de la même façon, pour l'instant, il serait impossible et anti-libertaire, de réaliser le communisme absolu, surtout s'il s'étend sur un trop grand territoire; le collectivisme, quant à lui, ramasse toutes les objections possibles du premier et du deuxième, mais il aura d'importantes applications dans un premier stade transitoire. Malgré ses préférences pour le communisme, Malatesta choisit la méthode expérimentale qui laisse chaque tendance subir l'épreuve de la réalisation, car «*les sociétés humaines doivent être la résultante des nécessités et des volontés semblables ou en opposition de tous leurs membres, et en essayant et en recommençant à essayer on trouvera des institutions qui, à un moment donné, seront les meilleures, et il sera possible de les développer et de les changer au fur et à mesure que changeront les circonstances et les volontés*». Pendant la révolution et après «*la nécessité de ne pas interrompre la production et l'impossibilité de suspendre la consommation des choses indispensables, feront que, au fur et à mesure que se déroulera l'expropriation, des accords seront pris pour assurer la continuité de la vie sociale. Le meilleur sera fait; et dans la mesure où sera évitée la constitution de nouveaux priviléges, il sera temps de chercher des meilleures méthodes d'organisation... On pourrait préférer le communisme, l'individualisme, le collectivisme, ou tout autre système imaginable, et travailler par la propagande et par l'exemple au triomphe de ses idées; mais il est nécessaire d'éviter, sous peine d'un désastre certain la prétention d'avoir trouvé un système unique et infaillible, et qu'on doit le faire triompher d'autre façon que par persuasion ou expérience dans les faits. L'important, l'indispensable, le point à partir duquel nous devons partir est d'assurer à tous, les moyens d'être libres*».

Comme on voit le principe qui a guidé Malatesta jusqu'au dernier moment, dans la recherche des solutions de tous les problèmes à toujours été le même: la liberté. Tel fut en effet son constant leitmotiv.

Luiggi FABBRI